



**HAL**  
open science

**“ Le manque ” peut-il pallier un manque? Les traductions françaises de la tęsknota polonaise et de son champ lexical**

Kinga Siatkowska-Callebat

► **To cite this version:**

Kinga Siatkowska-Callebat. “ Le manque ” peut-il pallier un manque? Les traductions françaises de la tęsknota polonaise et de son champ lexical. Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2008, Aspects sociologiques et anthropologiques de la traduction, 7, p. 249-260. hal-02173249

**HAL Id: hal-02173249**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02173249v1>**

Submitted on 4 Jul 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LES NOUVEAUX CAHIERS FRANCO-POLONAIS



**ASPECTS SOCIOLOGIQUES  
ET ANTHROPOLOGIQUES  
DE LA TRADUCTION**

**No 7/2008**

**Collection :**  
**LES NOUVEAUX CAHIERS FRANCO-POLONAIS, N° 7**

**ASPECTS SOCIOLOGIQUES  
ET ANTHROPOLOGIQUES  
DE LA  
TRADUCTION**

Sous la rédaction de  
Zofia Mitosek  
Anna Ciesielska-Ribard

CENTRE DE CIVILISATION POLONAISE (UNIVERSITE DE PARIS-SORBONNE)  
FACULTE DE LETTRES POLONAISES (UNIVERSITE DE VARSOVIE)

Paris – Varsovie 2008

**KINGA SIATKOWSKA-CALLEBAT**

Université de Paris-Sorbonne (Paris IV)  
France

## **« LE MANQUE » PEUT-IL PALLIER UN MANQUE ? LES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE LA *TĘSKNOTA* POLONAISE ET DE SON CHAMP LEXICAL**

Comparée au reste de ce volume, la problématique que je souhaite présenter s'apparente à une grande NDT qui pourrait trouver sa place dans de nombreux textes traduits du polonais. Cette réflexion, s'imposant à moi depuis déjà bien longtemps, a été réitérée par la lecture récente d'un article d'Adelino Braz intitulé « L'intraduisible en question : l'étude de la *saudade* »<sup>1</sup>. Elle soulève le problème de l'*intraduisible*<sup>2</sup> auquel j'ai été récemment confrontée lors de la traduction du polonais d'un roman au titre effectivement *intraduisible*. Si la difficulté rencontrée pour la traduction de ce titre pouvait paraître assez marginale dans le contexte de la transposition d'une réalité culturelle à une autre – il s'agissait, en effet, d'un terme rare et difficilement compréhensible, même pour un Polonais<sup>3</sup> – il en est tout autrement du thème que je voudrais aborder aujourd'hui car il s'agit, je crois, d'un véritable « fait linguistique collectif », d'un vocable fondamental pour la culture polonaise. Mon propos se focalise sur la traduction d'un seul concept dans une approche résolument « sourcière » car – pour paraphraser les propos de Jean-René Ladmiral tenus lors de nos débats – les problèmes de la traduction ne se limitent jamais à *un mot*, mais ils se manifestent *à travers des mots*. Je voudrais donc évoquer les questions soulevées par la difficulté que soulève la transposition en français du terme polonais *tęsknota*, aussi bien dans les traductions que dans l'expression de personnes dont le polonais est la langue première. Ce sujet a déjà nourri quelques échanges avec mes collègues polonisants à qui je dois par ailleurs de précieuses indications bibliographiques.

---

<sup>1</sup> Adelino Braz, RiLUnE (*Revue des Littératures de l'Union Européenne*), n° 4, 7/2006.

<sup>2</sup> Par ce terme, j'entends plutôt « ce qu'on ne cesse de traduire » (le propos tenu au cours de l'allocation au colloque) et non l'« objection préjudicielle d'intraduisible ».

<sup>3</sup> *Pahuba* de Karol Irzykowski (1903) que nous avons rendu respectivement par *La Pécure*, puis *La Dagorne*, pour opter finalement pour *La Chabraque*. Traduction de Patrick Rozborski et Kinga Siatkowska-Callebat, Paris-Varsovie, Centre de civilisation polonaise, CIRCE, Université de Varsovie, 2007.

Que signifie ce terme *intransposable* et obscur pour celui qui ne connaît pas la langue polonaise ? Quel est son fonctionnement dans la langue et la tradition littéraire de ce pays ? Comment font les traducteurs, qui ne s'arrêtent pas à l'« objection préjudicielle d'intraduisible »<sup>4</sup>, pour transposer cette réalité culturelle vers le français ? Ce « fait linguistique » ne serait-il pas l'un des ceux qui forgent la fameuse « vision » du monde humboldtienne, en l'occurrence celle qui serait propre à la culture polonaise ? Ne témoigne-t-il pas d'une expérience touchant jusqu'à la particularité du « vécu polonais » ? Autant de questions inhérentes à la problématique abordée.

### 1. La *teżknota* en tant que phénomène culturel

L'article d'Adelino Braz commence par le constat que « L'identité culturelle portugaise se fonde depuis longtemps sur la prémisse suivante : la *saudade* est une réalité culturelle et un fait linguistique qui lui est propre et qui ne trouve dans aucune autre culture d'autre équivalent »<sup>5</sup>. Comment ne pas voir des similitudes avec la *teżknota* polonaise, d'autant plus que les deux termes semblent se faire mutuellement écho et jouent presque un même rôle unificateur dans la culture des deux pays ?

Antoni Słonimski, l'un des poètes polonais appartenant au mouvement des Scamandrites, parle en 1919 de *teżknota* comme d'un mot « usé », un véritable cliché qui – à force d'être employé – se vide peu à peu de son contenu sémantique et se meut en stéréotype que le poète se doit de redécouvrir et auquel il doit rendre sa force expressive première. Słonimski voudrait se réapproprier la signification désuète de la *teżknota*<sup>6</sup>. Dans le même champ lexical figure un autre terme, assez difficile à rendre en français, et considéré comme un synonyme de la *teżknota*, le « tout petit mot *żał* », mentionné dans ce même poème de Słonimski, et auquel je reviendrai en marge de ma réflexion.

En effet, le substantif *teżknota*, dérivé du verbe *teżknić*, a une longue histoire. Au XV<sup>e</sup> siècle, ce verbe n'exprime que le sentiment de profonde tristesse et d'ennui, alors que les siècles suivants, à partir du XVI<sup>e</sup> jusqu'au XIX<sup>e</sup>, voient

<sup>4</sup> Jean-René Ladmiral, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1994, p. 85-114.

<sup>5</sup> Adelino Braz, *op. cit.*, p. 1. L'auteur de cet article procède à une analyse minutieuse de ce terme qui « signifie toujours plus qu'il ne désigne » en le comparant avec les équivalences trouvées dans d'autres langues qui ne correspondent pas vraiment à ce fait linguistique typiquement portugais. La visée de sa recherche consiste à dépasser le paradoxe de l'intraduisible et ne vise pas à établir comment « penser la *saudade* pour qu'elle puisse être traduite dans la langue cible, mais plutôt comment penser la traduction pour qu'elle puisse rendre la *saudade* en tant qu'expérience ».

<sup>6</sup> Antoni Słonimski, « *Żał* », in : *Liryki*, Varsovie, PIW, 1958, p. 10 : « *Teżknota*, słowo zużyte, / Otwarło mi swoją dal... / Jak różne są rzeczy ukryte / W króciutkim wyrazie : *żał* ».

sa signification évoluer vers « désirer revoir quelqu'un ou quelque chose », « être triste à cause d'un manque, d'une absence », d'une part, et « vouloir posséder, accéder à quelque chose »<sup>7</sup>, d'autre part. La *teżknota* serait donc « le sentiment que l'on éprouve à cause de la séparation d'avec quelqu'un, le manque, la perte de quelqu'un ou de quelque chose », mais aussi « un fort désir de posséder, d'accéder à quelque chose »<sup>8</sup>.

Les deux définitions que signalent les dictionnaires forment en effet une signification complexe et non deux sens qui prévaudraient selon le contexte. Car, lorsqu'on ressent douloureusement le manque de quelqu'un ou de quelque chose, ne désire-t-on pas tout naturellement combler ce « manque », cette « absence », et donc « accéder » à la présence ? La dualité du sentiment provoque l'altérité au sein du sujet qui éprouve de la *teżknota* : l'état de manque de l'objet désiré l'amène, d'une part, vers la passivité et le désespoir (en témoignent des expressions telles que « usychać, umierać z teżknoty » [litt. « se dessécher, mourir de *teżknota* »]), et, d'autre part, vers l'espérance de la plénitude que semblent apporter les retrouvailles désirées. L'un des pôles de ce sentiment se trouve tendu vers le passé, l'autre vers le futur ; les deux étant marqués par cette union, souvent idéalisée, avec l'objet aimé qui s'oppose à l'absence et à la privation du moment présent<sup>9</sup>.

*Teżknota* est un sentiment qui s'empare en quelque sorte du sujet. Cette notion est perceptible dans la tournure impersonnelle « *teżkno mi* » – une construction sans sujet ou à sujet anonyme avec une partie invariable que constitue l'adverbe formé à partir de la *teżknota* – où le sujet sémantique, relégué au rôle d'un complément au datif, se trouve dominé par ce sentiment<sup>10</sup>. Ainsi la dislocation du sujet, au sens grammatical du terme, coïncide avec celle du sujet ontologique, entendu comme l'agent responsable et créateur de ses actes. On pourrait presque parler d'une vision du monde spécifiquement polonaise

<sup>7</sup> Cf. Wiesław Boryś, *Słownik etymologiczny języka polskiego*, Cracovie, Wydawnictwo Literackie, 2005, p. 632 : *teżknić* od XVI w. : 'bardzo chcieć zobaczyć kogoś, coś, odczuwać teżknotę', 'mocno pragnąć coś pozyskać, osiągnąć', dawniej też 'nudzić się czymś', od XV w. 'smucić się, trapić się, rozpaczać'. *Uniwersalny słownik języka polskiego*, Stanisław Dubisz (réd.), Varsovie, PWN, 2003, vol. 4, p. 65 : '...być smutnym z powodu czyjejś nieobecności, braku kontaktu z kimś lub czymś'.

<sup>8</sup> *Ibid.* : 'uczucie żalu wywołane rozłąką z kimś, brakiem lub utratą kogoś albo czegoś', 'silna chęć osiągnięcia, pozyskania czegoś ; pragnienie'.

<sup>9</sup> Cette dualité est connue déjà des anciens. Dans *Philèbe*, Platon parle du désir (*épathumia*) qui produit chez le sujet une tension entre entités opposés : le corps ressent le manque, l'âme, le désir. Dans le cas de la *teżknota*, cette souffrance n'est jamais physique (cf. les réflexions semblables au sujet de la *saudade*, Adelino Braz, *op. cit.*, p. 7).

<sup>10</sup> « *Teżkno mi* » est une locution verbale avec le verbe être à la 3<sup>e</sup> personne neutre du singulier (forme zéro du verbe possible au présent) et la partie invariable d'origine adverbiale, d'autres peuvent être nominales (« *żał mi go* »). C'est une construction sans sujet ou une construction à sujet anonyme (SA) humain. La personne concernée (involontairement) est exprimée au datif.

dont témoigne cette tournure employée avec le datif (et où la tristesse serait intrinsèque au sujet qui en n'est pas responsable). Ce fait différencie d'ailleurs le terme polonais d'une correspondance relativement proche en allemand : *die Sehnsucht*, qui se référerait davantage à une activité relevant de la volonté du sujet. Cependant le comportement de celui qui éprouve de la *teżsknota* ne relève pas de la passivité désespérée de celui qui éprouve de la *langueur* ou du *spleen* : il transfigure la tristesse en mouvement et permet de combler ce manque, il la transfigure en effort tendu vers les retrouvailles. Enfin, le paradoxe de la *teżsknota* réside également dans le fait que le sujet est en même temps en proie à une souffrance et éprouve un certain plaisir à contempler l'objet perdu et désiré.

L'histoire polonaise étant durant plus d'un siècle marquée par une absence particulière, en l'occurrence celle de la Pologne elle-même, effacée de la carte de l'Europe, le terme de *teżsknota* au XIX<sup>e</sup> siècle se rapproche d'un de ses synonymes : la nostalgie. L'expérience de l'exil – où le sentiment d'être étranger sur la terre d'accueil se trouve accru par la douloureuse impression de manque – devient le quotidien de nombreux Polonais. La littérature, et notamment la poésie romantique, font une place à part à ce terme. On ne compte plus les poèmes dont la *teżsknota* constitue l'idée centrale<sup>11</sup>, et l'œuvre qui devient la référence littéraire de tout Polonais, et un véritable « fait culturel » marquant l'identité polonaise, l'épopée d'Adam Mickiewicz, *Pan Tadeusz* de 1834, est écrite à cause et à travers la *teżsknota* aussi bien au regard d'un espace perdu, d'un temps révolu, qu'au regard des personnes, des coutumes et des valeurs que la langue seule est capable de préserver (*Pan Tadeusz* est écrit en émigration à Paris). Il n'est donc pas étonnant qu'une fois l'indépendance polonaise recouvrée après 1918, les écrivains se détournent de ce « monument » linguistique qu'est devenue la *teżsknota*, alors que le XX<sup>e</sup> siècle se réapproprie ce terme dans un contexte sans cesse renouvelé.

Un rapide tour d'horizon parmi d'autres langues slaves démontre que le polonais n'a pas le monopole de ce sentiment. Bien au contraire, les langues slaves développent des mots qui ont un sens plus ou moins proche, fondés essentiellement sur deux racines communes : 'tʲsk-' et 'tʲog'. De plus, à l'exception du slovène, ils s'appuient tous sur un sème désignant une sensation d'oppression, de pesanteur<sup>12</sup>, d'étouffement, donc en se servant d'une métaphore, allant du

<sup>11</sup> « Piosnka » de Norwid avec le refrain « *teżskno mi Panie* », « *Teżsknota* » de Kasprówicz et bien d'autres. Malheureusement, bon nombre de ces textes n'a pas encore été traduit en français, nous ne pouvons donc pas les intégrer à notre réflexion consacrée à la traduction de la *teżsknota*.

<sup>12</sup> La même référence métaphorique se trouve dans l'expression idiomatique polonaise 'mieć kamień na sercu' [avoir la pierre sur le cœur] utilisée surtout dans la locution 'kamień z serca spadł' [litt. la pierre m'est tombée du cœur] exprimant le soulagement.

concret vers l'abstrait ; partant d'une sensation physique pour exprimer un sentiment. Ainsi, nous retrouvons 'toska' en russe, 'touha' en tchèque, 'tùga', 'tugà' en ukrainien et en biélorusse, 'tuga' en serbe et en croate et 'тъга' en bulgare, et enfin 'stysk' en sorabe.

## 2. Comment transmettre son « ressenti » du monde ?

Comment font alors les Slaves pour exprimer cette notion dans d'autres langues ? Comment se mouvoir dans ce dédoublement de la langue qui entraîne un dédoublement de soi<sup>13</sup> que connaissent les personnes bi-, voire plurilingues, lorsqu'on se heurte à une telle disparité entre les langues ?

N'ayant pas trouvé de témoignages écrits faisant état de la difficulté d'exprimer par des Polonais natifs ce sentiment en français, je me suis tournée vers un livre écrit en anglais. Eva Hoffman, issue d'une famille juive de Cracovie, universitaire américaine et journaliste au « New York Times », tisse, dans son livre *Lost in translation*, une réflexion fort intéressante autour du sentiment de la *teşknota*. Elle en parle dès les premières pages de son livre en gardant ce terme dans sa forme originale, car, selon l'auteur, il ne connaît pas d'équivalents en anglais. Ses écrits, ouvertement autobiographiques, traitent de cette existence « entre deux langues » (la traduction française du titre en est révélatrice : *Une vie entre les mots*)<sup>14</sup>, de cette existence entre deux cultures que connaissent les émigrés du XX<sup>e</sup> siècle, à la fois intégrés dans leur pays d'accueil et gardant des liens plus ou moins étroits avec leur pays d'origine. Eva Hoffman écrit :

*Je souffre de ma première grosse crise de nostalgie, ou de teşknota – un terme qui ajoute à l'idée de nostalgie les tonalités de la tristesse et d'un regret poignant.*<sup>15</sup>

Ce terme reviendra dans son livre à plusieurs reprises, témoignant de la complexité sémantique de la *teşknota*, déchirée entre un passé perdu, et un futur inconnu qui envahit l'auteur d'un désir mélancolique. Regardons de plus près ce passage où Eva Hoffman emploie une image métaphorique particulièrement pertinente : *teşknota* y est perçue comme une *grossesse* provoquant à la fois la nausée, le mal-être, la souffrance et le sentiment de fierté qu'il y a à garder une valeur précieuse et fragile, très personnelle, blottie contre son cœur. À la fois fortement enracinée, comme « engendrée » par le passé, et tournée vers un « enfantement » futur :

<sup>13</sup> Michaël Oustinoff, *La traduction*, Paris, PUF, collection « Que sais-je », 2003.

<sup>14</sup> Traduit de l'anglais par Françoise Brodsky, Paris, Les Belles lettres, 1992.

<sup>15</sup> Eva Hoffman, *op. cit.*, p. 14.



*La nostalgie est une source de poésie, une forme de fidélité. C'est aussi une sous-espèce de la mélancolie, considérée jadis comme une maladie. Je parcours les rues de Vancouver mais je suis grosse des images de Pologne, grosse et nauséuse. La *teşknota* couvre d'une fine pellicule tout ce qui m'entoure, et dirige ma vision vers le dedans. Ce qu'il y a de plus présent en moi, c'est le gonflement de l'absence, de ce que j'ai perdu. Cette grossesse est aussi une douleur fantôme.*<sup>16</sup>

À d'autres moments, la *teşknota* devient le moteur qui la dirige vers la découverte d'un monde mystérieux, une véritable désirance<sup>17</sup>.

*Et puis, par erreur ou par oubli, on me tend le Decameron de Boccace [...]. Je ne « comprends » pas ce que je lis, bien entendu ; mais il doit exister une prescience en matière de sexualité comme en d'autres matières, car les ermites de Boccace cédant à de pulpeuses tentatrices ou ces accouplements fortuits me font bouillir le sang ; c'est une forme de *teşknota*, sans doute, d'un genre différent cependant.*<sup>18</sup>

Eva Hoffman n'est pas la seule à souffrir de cette « absence », accusée par le manque du mot lui-même qui pourrait l'exprimer. L'écrivain qui lui est particulièrement proche, car vivant lui aussi comme en suspens entre deux langues, Vladimir Nabokov, évoque son enfance et la revit, selon elle, « sans honte sous les couleurs glorieuses de la *teşknota* »<sup>19</sup>. En effet, dans son autobiographie *Autres rivages*, Nabokov, sans parler véritablement du manque qui lui permettrait d'exprimer en anglais ce « manque », regrette que des mots « tels que les équivalents russes de *fol amour* ou de *langoureux et rêvant* » – et donc la « *toska* » russe (notons au passage que dans son original en anglais ces termes sont cités en français) – se trouvent associés à la poésie lyrique russe du début du XIX<sup>e</sup> siècle qui par leur emploi monotone recouvre ces mots comme d'un « voile magique » et les rend « si opaques qu'en fait, ils form[ent] un mur, où tout ce qu'on [peut] distinguer, [ce sont] les morceaux archiusés des poètes majeurs et mineurs »<sup>20</sup>. L'équivalent russe de la *teşknota* connaîtrait donc la même dévaluation de sa connotation dans une situation politique bien différente.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>17</sup> Notons au passage que ce néologisme a été utilisé par Jean-René Ladmiral pour traduire le terme allemand *die Sehnsucht* (Freud, *Le malaise dans la civilisation*) qui semble se rapprocher de la *teşknota* polonaise, avec cette différence que le terme allemand se réfère plus à une activité relevant de la volonté, alors que le terme polonais est un sentiment qui vient indépendamment de la volonté du sujet.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>20</sup> Vladimir Nabokov, *Autres rivages*, Paris, Gallimard – Folio, 1991, p. 279 et p. 281.

En recherchant ceux qui ont pu se plaindre de l'absence, dans les langues d'Europe Occidentale, des mots permettant d'exprimer des sentiments qui, dans leurs aires culturelles semblent tout à fait fondamentaux, nous trouvons un autre écrivain bilingue d'origine slave, Milan Kundera. Celui-ci consacre une partie de son *Livre du rire et de l'oubli* à la notion de *litost* qui n'est pas un équivalent de la *tesknota* mais un terme qui gravite autour du même champ lexical. Les deux mots expriment un mal-être causé par une déception, une sensation de manque. *Litost* serait à rapprocher d'un manque que nous découvrons au fond de nous-mêmes, c'est « un état tourmentant né du spectacle de notre propre misère soudainement découverte »<sup>21</sup>, alors que *tesknota* provient d'un manque causé par l'absence d'un autre, c'est, pour paraphraser les propos de Kundera, un état tourmentant né du spectacle de notre propre solitude. Kundera, plutôt que de définir ce terme *intraduisible*, plutôt que de l'approcher par des explications plus ou moins complexes, crée une histoire qui met en scène le fonctionnement de ce sentiment, car – comme il le précise dans le chapitre « Qu'est-ce que la *litost* ? » – il a « peine à imaginer qu'on puisse comprendre l'âme humaine sans lui »<sup>22</sup>. Le polonais ne semble pas posséder d'équivalent superposable à la *litost* tchèque et le terme qui s'en rapproche le plus (celui que donne le dictionnaire) est le mot *žal* qui désigne la tristesse mêlée de regrets.

Il est significatif que ce « petit mot *žal* » ait également été privilégié par les Polonais évoluant dans le milieu francophone. Un livre écrit dans les années 1920 par Guy de Pourtalès, consacré à Frédéric Chopin, rapporte que le jeune compositeur d'origine polonaise, « lorsqu'on lui demandait [...] de quel nom il fallait appeler cette atavique désolation qui semblait chose trop âgée pour son jeune être, répondait par le mot polonais de *žal*. Mot qu'il répétait, qu'il aimait » et « qui signifie aussi bien *regret inconsolable*, que *menace ou amertume stérile*, et qui pourrait convenir enfin à tous ces Hamlets cruels et poètes que sont les Slaves »<sup>23</sup>.

Nous pourrions certainement multiplier ces exemples de l'impossibilité d'exprimer le champ lexical des sentiments tristes et désagréables qui trouvent une multitude de nuances dans les langues slaves et qui sont souvent rendus de manière approximative dans de nombreuses autres langues européennes<sup>24</sup>. Le « découpage »<sup>25</sup> slave de la réalité semble être, dans ce domaine, très particulier. Cependant, au-delà d'un simple inventaire, une remarque s'impose : tous ces artistes – car il s'agit là essentiellement de témoignages d'artistes – souhaitent partager les particularités de leur « vision » ou plutôt d'un « ressenti » du monde

<sup>21</sup> Milan Kundera, *Le livre du rire et de l'oubli*, Paris, Gallimard, 1985, p. 188.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>23</sup> Guy de Pourtalès, *Chopin ou le poète*, Paris, Gallimard, 1946, p. 25.

<sup>24</sup> Adelino Braz, *op. cit.*

<sup>25</sup> Michaël Oustinoff, *La traduction, op. cit.*, p. 23.

qui se trouve dans leur langue d'origine avec ceux qui ne la connaissent pas. Ils font passer des « faits linguistiques » absents dans d'autres cultures, chacun à sa manière : Chopin via la musique, Kundera à travers une construction romanesque, Hoffman par un discours explicatif. Quelle est alors la démarche de ceux qui ne peuvent pas passer d'un système de signes à un autre ? Comment procèdent les traducteurs face à *l'intraduisible* du terme *teşknota* ? Quelles « passerelles » construisent-ils pour permettre la *médiation interlinguistique* ?

### 3. « La tâche du traducteur »<sup>26</sup>

Avant de passer à la présentation des différentes solutions proposées par les traductions de la *teşknota* polonaise, je tiens à préciser que, même si mes conclusions se focalisent sur le terme lui-même, on ne saurait étudier ces équivalences sorties de leur contexte, et que telle a été ma démarche. Par ailleurs, je ne saurais viser la critique de tel ou tel choix de traducteur qui, par maladresse ou inadvertance, trahirait le terme original. Pour ce faire, il faudrait que je puisse proposer moi-même un équivalent français qui abolirait l'objet de ma quête, visant à démontrer *l'intraduisible* de la *teşknota*. Bien au contraire, les traductions que j'ai pu trouver dans mon corpus, nécessairement restreint – de nombreux textes canoniques de littérature polonaise attendent (encore ?) leur version française – offrent des solutions qui s'avèrent révélatrices, non seulement des moyens utilisés par ceux qui mettent en œuvre *l'activité traduisante* lorsqu'une équivalence évidente entre deux langues ne se présente pas, mais de la polysémie particulièrement complexe du vocable en question. Mon choix s'est porté sur les traductions relativement récentes (la plupart datent de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, voire du début du XXI<sup>e</sup>) car, comme nous le savons, le XIX<sup>e</sup> siècle présente une approche bien différente de la traduction. Il m'a semblé très instructif de suivre la chronologie des ouvrages, en commençant par les œuvres romantiques, envisageant ensuite celles de la Jeune Pologne (XIX<sup>e</sup>/XX<sup>e</sup> siècles) pour terminer avec les publications de ces dernières années, car – comme il a déjà été signalé – si le terme en question a suivi une évolution, c'est moins dans sa *dénotation* que dans sa *connotation*<sup>27</sup>, en devenant au XX<sup>e</sup> siècle un « mot usé », et en même temps un terme que le dictionnaire qualifie de littéraire<sup>28</sup>.

<sup>26</sup> Je me réfère au texte canonique de Walter Benjamin, *La tâche du traducteur*, *Œuvres*, I, Paris, Gallimard, 1923, p. 244-262.

<sup>27</sup> Jean-René Ladmiral, *op. cit.*, p. 117 et *passim*.

<sup>28</sup> Les dictionnaires récents attribuent à la *teşknota* et aux adjectifs qui en sont dérivés l'appartenance au langage soutenu, alors que le verbe équivalent (*teşknić*) est considéré comme tout à fait courant.

Le premier constat qui s'impose est celui d'une très grande diversité des traductions proposées. Mis à part quelques cas particuliers où la reprise récurrente du terme *teżknota* représente un enjeu poétique, comme cela est le cas dans le poème de Norwid, *Moja Piosnka* [*Ma chanson*], où un « refrain » [*Teżkno mi, Panie. – Seigneur, je me languis*] transforme ce poème en une litanie, adressée tout aussi bien à Dieu qu'à la *teżknota* elle-même<sup>29</sup>, la multitude des propositions pour rendre ce terme est étonnante, aussi bien dans les traductions des différents auteurs que dans un texte « mis en français » par une même plume.

Une simple énumération de quelques exemples suffit déjà à nous montrer l'étendue de la *dissimilation*<sup>30</sup> de la valeur sémantique que comporte ce terme. Ainsi, le verbe *teżknić* a été rendu par : « se languir », « avoir la pensée occupée par », « demeurer dans le cœur », « ne pas supporter », « faire signe », « aspirer à quelque chose », « afficher triste mine », « désirer », « regretter »..., le substantif lui-même par : « nostalgie », « mélancolie », « langueur », « manque », « absence », « crainte », « tristesse », « neurasthénie », « chose à laquelle j'aspire », « regret », « désir nostalgique » et bien d'autres ; alors que les adjectifs équivalents sont le plus souvent : « triste », « languissant », « nostalgique », « endolori »... Cependant, ces propositions ne font que graviter autour du signifié polonais, car il est possible de trouver une équivalence à chacune de ces propositions dans la langue source, p. ex. « désirer : *pragnąć* », « regretter : *żałować* », « languir : *cknić* » et pour les substantifs : « *nostalgia* », « *melancholia* », « *smutek* », « *brak* », « *nieobecność* », « *strach* », « *neurastenia* », « *pragnienie* », etc.

À chaque fois, le traducteur opte, tout à fait spontanément, pour le choix d'un trait sémantique du « signifié global »<sup>31</sup> de la *teżknota*, en procédant en même temps à une élimination d'autres traits sémantiques, secondaires selon lui dans un contexte précis. Seul le « désir nostalgique »<sup>32</sup>, grâce à sa forme paraphrastique, vise à rendre la complexité de la *teżknota*, toujours tendue entre le futur (désir) et le passé (nostalgique), et aussi exprimée par les prépositions qui suivent ce terme : « *do* » (« vers ») et *za* (« après »). Les autres propositions font tout naturellement « éclater » le terme source en une multitude de termes cibles. Cette démarche spontanée des traducteurs est sensiblement la même que

<sup>29</sup> « *Do ziemi, gdzie kawałek chleba podnoszą przez poszanowanie / Dla darów nieba / Teżkno mi Panie... [...] I teżkno jeszcze do tej rzeczy innej... / Do bez-teżknoty i do bez-myślenia...* » « Pour ce pays où l'on ramasse [...] Seigneur, je languis. [...] Et je languis pour une chose encore / Pour la non-langueur, pour la non-pensée... » Cyprian Kamil Norwid, *Poèmes, choisis*, présentés et traduits du polonais par Roger Legras, Lausanne, Edition l'Age d'Homme, 1999, p. 38.

<sup>30</sup> Jean-René Ladmiral, *op. cit.*, p. 190.

<sup>31</sup> Morice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993, p. 34.

<sup>32</sup> Hanna Krall, *Prendre le bon Dieu de vitesse*, traduction de Pierre Li et Maryna Ochab, revue et augmentée par Margot Carlier, Paris, Gallimard, 2005, p. 28.

celle dont parle Jean-René Ladmiraal lorsqu'il choisit pour un mot « source » allemand (*naturwüchsig*) trois péri-paraphrases différentes en français<sup>33</sup>. Elle démontre également l'utopie de la consigne académique – à laquelle s'attachent les exercices scolaires et universitaires – qui voudrait qu'un terme soit toujours traduit à l'identique dans un même texte.

Les choix opérés par les traducteurs du polonais, qui se heurtent à l'*intraduisible* de la *teżsknota*, mettent en évidence un autre phénomène tenant à la connotation historique de ce mot. La proposition française la plus proche du polonais, et celle qui revient le plus fréquemment, est sans doute « la langueur ». On observe cependant une disparition progressive de ce terme des traductions de textes plus récents (mais non par exemple des textes dix-neuviémistes récemment traduits), car – ressentie comme archaïque – « la langueur » acquiert aujourd'hui une connotation ironique, exploitée, par exemple, par la traductrice du roman de Dorota Masłowska (écrit en 2002 et traduit en 2004) où la désuétude du véritable cliché qu'est devenu la *teżsknota* polonaise se trouve très bien rendue par ce terme dépassé<sup>34</sup>.

La *teżsknota* est donc l'une de ces réalités linguistiques pour lesquelles établir une *médiation interlinguistique* devient une tâche particulièrement périlleuse, dont les traducteurs s'accommodent tant bien que mal, toujours avec la conscience de ce que Jean-René Ladmiraal appelle l'*entropie*, c'est-à-dire « une déperdition d'informations, au plan du signifié »<sup>35</sup>. Et c'est ainsi qu'un invariant sémantique, une signification unique et constante de la langue source, en l'occurrence le polonais, obtient tout un spectre de « médiateurs » dans la langue cible qui, dans leur ensemble seulement, arrivent à saisir à peu près ce que peut représenter la *teżsknota* polonaise.

En définitive, ce qui me semble intéressant dans la problématique qui se cristallise autour de la traduction du terme *teżsknota*, n'est pas le constat, devenu aujourd'hui un lieu commun dans le milieu des traductologues, que chaque langue structure la réalité à sa propre façon en établissant ainsi une vision du monde particulière, et que d'une langue à l'autre – l'*activité traduisante* nous le démontre – on ne retrouve pas les mêmes subdivisions de la réalité, faisant de chaque culture un certain « être au monde » perceptible aussi bien dans les grandes structures que dans des détails aussi infimes que des mots *intraduisibles*

<sup>33</sup> Jean-René Ladmiraal, *op. cit.*, p. 221 et *passim*.

<sup>34</sup> Dorota Masłowska, *Wojna polsko-ruska pod flagą biało-czerwoną*, Varsovie, Lampa i Iskra Boża, 2002, p. 59 : « Strąca na linoleum łączki mej matki i mówi tak głosem sennym i *teżsknym* ». *Polo-cocktail party*, trad. Zofia Bobowicz, Noir sur Blanc, 2004, p. 71 : « Puis elle fait tomber sur le lino les babouches de ma mère et me demande d'une voix *langoureuse* et comme ensommeillée ».

<sup>35</sup> Jean-René Ladmiraal, *op. cit.*, p. 219.

tels que la *tešknota* polonaise. Je ne voudrais pas non plus limiter ma réflexion à une manifestation polonophile – à l’instar de la fameuse phrase du premier poète de langue polonaise qui au XVI<sup>e</sup> siècle clamait que « les Polonais ne sont pas des oies et qu’ils ont leur propre langue »<sup>36</sup> – me limitant à brandir l’étendard de la *tešknota* polonaise face à une tradition séculaire de la *saudade* portugaise (ou plus encore sud-américaine) dont le caractère unique est revendiqué depuis longtemps. Une autre question, née de l’analyse que je viens de proposer, me semble en effet plus pertinente : d’où vient cette particularité que le polonais et d’autres langues slaves ont en commun avec le portugais ? Pourquoi ce sentiment, fondateur d’une culture, semble-t-il passer au delà de toute l’Europe occidentale pour se retrouver dans les langues de peuples habitant en Europe Centrale ? Les spécialistes de la langue portugaise s’accordent sur le fait que « la *saudade*, c’est en même temps le regret du Paradis perdu, l’espoir d’un monde de plénitude et le sentiment aigu de [la] situation actuelle faite d’aliénations et de contradictions »<sup>37</sup>. Elle serait donc née de l’expérience particulière de ce peuple qui – vivant face à l’infini de l’océan – a pris souvent la route sans retour vers des terres lointaines. La Pologne n’est certes pas située sur la côte Atlantique, pas plus que la Russie ou un autre pays slave. Cependant, elle connaît à partir de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle plusieurs vagues d’émigrations plus ou moins importantes. Ceci étant, limiter la signification de la *tešknota* au seul « mal du pays », de la nostalgie, que toutes les langues européennes connaissent, serait – nous avons pu l’observer – réducteur. Un autre trait de la *tešknota*, non encore évoqué, me paraît instructif. Elle est bien plus que de la nostalgie. Car le sentiment d’attachement nostalgique ne peut être tourné que vers le passé, alors que, nous l’avons vu, la *tešknota* est comme écartelée entre le passé et le futur. La nostalgie ne concerne que l’espace et le temps. La *tešknota* c’est tout d’abord un « manque » que l’on éprouve en l’absence d’une personne<sup>38</sup>. La langue polonaise procéderait-elle donc à une personnification de l’espace et du temps envers lesquels on éprouve de la *tešknota* comme envers un être aimé ? À partir de là, on pourrait se lancer dans une quête plus spécifiquement anthropologique, sociologique, voire historique : s’agit-t-il d’un attachement particulier à la terre, cette terre – mère-nourricière que connaissent les peuples vivant sur les grandes plaines de l’Europe Centrale (pour ne

<sup>36</sup> « A niechaj narodowie wždy postronni znają, / Iż Polacy nie geśi, iż swój język mają ! » Mikołaj Rej (1505-1569), « Figliki », « Do tego, co czytał ».

<sup>37</sup> Léopold Sédar Senghor, *Liberté 3, Négritude et civilisation de l’Universel*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 29.

<sup>38</sup> La connotation romantique du « manque » en français semble bien rendre le terme polonais (cf. p. ex. le poème de V. Hugo, « Un manque », in : *L’art d’être grand-père*), mais son évolution ultérieure, notamment dans l’expression « être en manque », le rend inapproprié pour les traductions de la *tešknota* polonaise. Le corpus choisi ne présente d’ailleurs pas cette proposition qui pourrait paraître au premier abord la plus naturelle.

mentionner que le topos russe de « mat' siraja ziemi'a ») ? Ou est-ce une histoire particulière qui forme la langue qui, à son tour, élabore une vision du monde spécifique ? Ne faudrait-il pas enfin, dans une optique plus proprement traductologique, poser la question des néologismes d'emprunt et – à l'instar de la proposition du traducteur de Fernando Pessoa concernant la *saudade* portugaise<sup>39</sup> – créer un néologisme par l'adoption du terme *tesknota* afin de préserver l'« éthique de la différence »<sup>40</sup> et enrichir le français d'un nouveau vocable qui viendrait rejoindre les quelques rares emprunts du polonais que le français a déjà adoptés<sup>41</sup>, même si cela paraît peu réaliste à la lumière de ce qui a été dit durant ces deux journées de débats ? Voici l'étendue du questionnement que peut ouvrir une analyse fondée sur un détail, en apparence insignifiant, qu'est la traduction d'un seul petit mot.

---

<sup>39</sup> Patrick Quillier, *Message*, in : *Poèmes ésotériques*, Paris, Christian Bourgois, 2004, p. 79.

<sup>40</sup> Lawrence Venuti, *The Scandals of Translation : Towards an Ethics of Difference*, Londres, Routledge, 1998, cit. d'après Michaël Oustinoff, *op. cit.*, p. 123.

<sup>41</sup> Nenad Zivojinovic (thèse de Doctorat), *Les néologismes d'origine slave en français au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris-Sorbonne (Paris IV), décembre 2006 : « Le polonais, une autre langue slave de l'Ouest, a moins contribué à l'enrichissement du vocabulaire français au siècle dernier. Il a donné au français trois emprunts au XX<sup>e</sup> siècle. Ces néologismes restent très peu connus du large public et leur emploi est limité à des contextes très spécifiques ».